

Napoléon Aubin
(1812-1890)

Nouvelles
accompagnées de poésies et de chansons

La Bibliothèque électronique du Québec
Volume 94 : version 1.1
Octobre 2001

Aimé-Nicolas *dit* Napoléon Aubin est né en Suisse en 1812. Journaliste, écrivain, auteur de chansons, il a fondé plusieurs journaux au Québec, dont *Le Fantasque*, qui paraîtra jusqu'en 1845 et dont il sera l'unique rédacteur; puis *le Canadien Indépendant* et *la Sentinelle du Peuple* qui ne vivront que quelques mois. Ardent nationaliste, il a pourtant critiqué sévèrement Louis-Joseph Papineau pour son rôle lors des événements de 1837 et 1838, avant de se réconcilier avec lui. Aubin a fait de longs séjours aux États-Unis, à partir de 1851. Il a essayé d'y vendre l'idée de l'annexion du Québec aux États-Unis. Il est mort à Montréal en 1890.

Les textes qui suivent ont été tirés du *Répertoire national*, publié en 1848. John Huston y livre une courte note sur Napoléon Aubin:

M. Aubin, né à Paris en 1812, est venu en Canada en 1834. Il commença, à Québec, dans le cours de l'année 1837, la publication du *Fantasque*, dont la verve et l'esprit ont fait rire bien des gens, même à leurs dépens. Lors de la seconde insurrection, en 1838, il fut renfermé avec son imprimeur dans la prison de Québec, et on jeta l'imprimerie dans les caveaux du palais de justice. Sorti de prison, il recommença la publication du *Fantasque*, et plus tard, en 1843, il fonda et rédigea le *Castor*, qui fut discontinué à la suite des grands incendies de Québec. M. Aubin rédige aujourd'hui le *Canadien*. Ce monsieur est l'auteur d'un petit ouvrage, intitulé : *La Chimie agricole mise à la portée de tout le monde*.

Note de John Huston, dans son *Répertoire national* (1848).

Table

Nouvelles	4
La lucarne d'un vieux garçon	5
Une entrée dans le monde.....	15
Monsieur Desnotes	30
Poésies et chansons	44
Les Français aux Canadiens	45
Tristesse	47
Couplets en l'honneur de la St. Jean-Baptiste.....	50
La Suisse libre.....	52
Le juste milieu	54
Le jeune Polonais.....	56
Épitaphe de Napoléon.....	58
L'amour de la patrie.....	61
Chant d'une mère au berceau de son enfant.....	64
Souvenirs	66
À Jenny	68
Quarante ans	70
Les Français en Canada	71
Napoléon.....	73

Nouvelles

La lucarne d'un vieux garçon

Il s'est passé bien des années depuis que j'ai su placer les convenances de ma vie dans un espace qui semble étroit, mais qui doit suffire puisque mon existence s'écoule dans la douceur et dans ma propre satisfaction. Mon bonheur se trouve au milieu de mes livres, dans l'attachement de mon vieux domestique, et les caresses de mon chien fidèle. Cependant, il est un autre sujet de jouissances, et ce ne sont pas les moins vives ni les moins durables : c'est ma lucarne. – Lecteur, qui que tu puisses être, tu vas rire probablement, quand tu sauras que la seule vue que j'aie de ma lucarne est un grenier, habité par la classe la plus misérable, et que depuis quinze ans, j'ai passé une partie de chaque jour à examiner leur existence; mais avant de condamner ce que tu appelleras ma folie, vois quelle source immense de leçons précieuses l'aspect continuel du malheur doit présenter à celui qui réfléchit, et quel champ à parcourir pour l'être qui fait consister son bonheur à faire du bien. Riches, orgueilleux, dissipateurs, égoïstes, philosophes, avarés, venez! venez à ma lucarne et vous saurez ce qu'est la misère vue de près : bons! votre cœur se serrera souvent à la vue de vrais infortunés. Pour vous, gens du monde, vous y trouverez des expériences pour vos cœurs blasés; là, peut-être aurez-vous de plus douces sensations que celles que vous procurent les sociétés où presque tout n'est qu'égoïsme; là, peut-être,

vous ferez naître des émotions nouvelles, celles de la reconnaissance...

DIMANCHE. – Voilà trois semaines aujourd’hui que je n’ai pu faire ma promenade habituelle, et depuis quinze jours, le grenier, ma grande ressource, est inhabité. J’ai lu l’histoire d’un homme qui adoucissait les douleurs de sa captivité en étudiant les mouvements d’une souris, et qui, durant son absence, se réjouissait de l’idée d’en revoir bientôt une autre. C’est à peu près de la même manière que chaque jour je regarde ma lucarne, dans l’anxiété de distinguer quelques nouveaux hôtes dans le grenier vis-à-vis. Quand aux scènes dont j’ai déjà été témoin, je ne sais trop comment vous les raconter. – Hélas! les afflictions des pauvres diffèrent grandement de celles que l’imagination aime à se créer!...

Jacques, mon domestique, entre et, interrompant mes réflexions philanthropiques, m’annonce un nouveau locataire pour le petit grenier. Voyons donc ce que la fortune nous enverra.

LUNDI. – Vraiment! voici une nouvelle personne... Qui peut-elle être? gracieuse... intéressante... si jeune, aussi; car elle paraît n’avoir pas plus de dix-sept ans, et néanmoins les fleurs de la jeunesse sont déjà fanées sur cette figure qui reflète la mélancolie. – Ma lucarne est placée de manière que je puis l’examiner sans en être aperçu moi-même. Évidemment, elle n’est pas née pour habiter un grenier; et, dans un âge aussi tendre, qui peut l’y avoir réduite... Peut-être la corruption?... mais non, chassons cette idée, ses regards sont trop purs.

Dix heures du soir. – Jamais je ne vins à ma fenêtre si souvent. – Je crains bien que mes doutes ne soient trop bien

fondés; cette fille n'a fait durant le jour qu'écrire une lettre : ceci me paraît louche, doublement louche; il y avait quelque chose de je ne sais quoi dans la manière dont elle se couvrit le visage après l'avoir finie, puis la vitesse avec laquelle elle sortit, quand elle l'eut cachetée, me persuade, plus qu'à demi, qu'elle n'est pas ce que j'espérais.

MARDI. – Je crois qu'après tout, je ne suis qu'un médisant vieux radoteur. Elle s'est occupée, ce matin, à mettre en ordre son pauvre petit appartement, et après, elle s'assit, prit un livre qui, d'après le maintien recueilli de la jeune fille en le lisant, me semble être un livre de prières. – Voilà qui est mieux; mais pourquoi ne travaille-t-elle pas? Pauvre fille... la vue de son dîner a complètement dérangé le mien... Une croûte de pain! un verre d'eau! Innocente ou coupable, je lui dois assistance; dans tous les cas, je dois l'empêcher de se plonger plus avant dans le vice... Je me jetterais volontiers la tête contre le mur pour y avoir jamais logé une pensée injurieuse à cette jeune fille, et je serais vraiment... Comme j'étais à écrire ceci, je m'arrêtai pour jeter un regard sur elle. Je la vis se lever tout-à-coup et je crus même l'entendre pousser un cri à la vue d'un élégant *fashionnable* qui entra dans le même instant. Oh! que n'aurais-je pas donné pour l'entendre aussi bien que je la voyais de ma fenêtre! Leurs gestes, cependant, étaient assez expressifs;... j'imaginai pouvoir entendre chaque mot de l'impertinent, qui lui parlait dans une attitude suppliante... enfin... il s'agenouille...

Oh! quelle était belle en le repoussant!... Il lui montra le chétif repas qu'il l'avait empêchée de finir; oui, oui, sans doute qu'il lui en faisait un contraste avec les superfluités qu'elle pourrait acquérir au prix de l'infamie! – Combien je

donnerais pour son portrait dans ce moment; son air d'une calme sévérité en impose plus que des volumes de reproches? Ah!... il lui offre une bourse... Ciel! elle se lève... non, bonne fille, je t'accusais; c'était seulement pour cacher ses pleurs.

Enfin! il est sorti; avec quel air de dignité elle lui ouvre la porte et lui indique de quitter la chambre...

C'est bienheureux que ce fat soit dehors; car, je pense que, tout vieux que je sois, j'aurais fait quelque scandale. J'enverrai demain ma bonne cousine, madame Boniface, lui porter quelques secours; cet imbécile de Jacques est trop maladroit pour cela.

MERCREDI. – Où diable cette fille peut-être être? Il faut qu'elle soit sortie de bien bonne heure ce matin, puisqu'elle n'est pas encore revenue quoiqu'il soit plus de dix heures. J'attends madame Boniface à chaque instant... Allons! encore un surcroît de contrariétés: madame Boniface est à la campagne pour plusieurs jours.

Midi. – Rien encore! Mais... oui! la voici au bout de la rue; elle vient légèrement en portant un paquet. Pourquoi se retourne-t-elle... Bonne fille! elle aide un aveugle à traverser la rue. Vraiment! je crois avoir trouvé en elle un trésor.

Il faut qu'elle ait été à la recherche d'ouvrage, car elle a cousu toute la journée. Je l'ai regardée plusieurs fois, mais je l'ai toujours vue occupée.

Huit heures du soir. – Elle a reçu une visite; une femme bien mise, ma foi! elle est restée longtemps avec elle. Il me semble que je n'aime pas cette femme; ce doit être sans cause puisque rien ne doit me prévenir contre elle; au contraire, elle paraît prendre intérêt à la jeune fille; cependant, je ne puis aimer cette femme. Elle est trop caressante; et la pauvre fille

paraît penser ainsi, car je crois avoir observé qu'elle a retiré plusieurs fois sa main de celles de cette femme.

Après tout, je crois que c'est parce qu'elle m'a devancé; je l'ai vue donner de l'argent à la pauvre jeune fille qui le prenait d'un air reconnaissant et modeste. Je suppose qu'elle ne sera pas longtemps ma voisine, mais il faudra que je sache où elle ira.

Si je ne me connaissais pas à l'abri du pouvoir de l'amour, je commencerais à craindre que les glaces de l'âge même ne m'en défendissent pas... en attendant que je sache son nom, je dois lui en donner un... Jenny par exemple? oui, c'est bon, ce nom me plaît. Jenny! ô Dieu! combien j'aimai une femme de ce nom... mais c'est fini, ô! fini...

Vieux fou! ne voilà-t-il pas que je vais m'attendrir à propos d'une fille qui habite un grenier!

JEUDI. – Quel imbécile je dois être pour avoir cru à la vertu d'une femme! Cette fille est... perdue! complètement perdue!... Oh! quelle preuve elle vient de me donner que la fausseté est immédiatement inhérente à une femme : mais je serai méthodique.

Ce matin, tandis que je la regardais travailler, un jeune homme, d'une assez mince apparence, entra dans sa chambre... elle ne le vit pas plus tôt qu'elle jette à terre son ouvrage et vole avec transport dans ses bras... ensuite elle s'assoie à ses côtés, et, ses deux mains dans les siennes, elle l'écoute en le regardant d'un air si tendre! puis, se levant soudainement, elle ouvre un tiroir, en tire une bourse : sans doute qu'elle contient l'argent qu'elle a reçu hier. Le jeune homme eut l'air de refuser, mais elle la lui mit dans les mains en les serrant, et au moment où il la remerciait par un baiser,

quelqu'un frappe à la porte... Il faut avoir vu dans quelle crainte était ce couple criminel pour s'en faire une idée. On voyait clairement par les gestes du vaurien qu'il avait peur d'être vu là; mais sa maîtresse lui trouva bientôt une place secrète; elle le poussa dans une armoire où à peine supposerait-on qu'un chat qu'un chat puisse se blottir... Infortunée pécheresse! Si jeune et si dépravée! Cependant je ne la crois pas endurcie au crime, car elle paraissait si confuse en voyant sa nouvelle visite qui était la même dame de la veille.

À mon grand regret elle ne resta pas longtemps; j'aurais voulu que le coquin fût brisé au moins. Il s'en alla de suite, sans doute pour dépenser l'argent qu'il avait obtenu de la pauvre malheureuse.

Quatre heures. – Comment se fait-il que cette femme soit revenue et semble parler d'un air fâché à Jenny qui pleure? Quels sont ces papiers qu'elle offre à la jeune fille qui les refuse; elle paraît indignée? Ah! elle la menace! Quelle expression et quelle contenance vulgaires!... Elle revient... mais inutilement. Quelle peut être la cause de ce changement de manières? A-t-elle découvert le crime de cette malheureuse? Mais non : il n'y a rien en elle qui démontre une vertueuse indignation; ses gestes étaient ceux d'une femme de bas étage.

VENDREDI. – Demain madame Boniface revient, et j'en suis content; je ne dois, je ne puis me décider à laisser cette pauvre infortunée à son sort.

Elle a travaillé tout le jour, quittant seulement son ouvrage quelques fois pour pleurer.

SAMEDI. Je ne sais que penser, voici deux garnements d'une tournure bien suspecte; je suis presque sûr que ce sont des huissiers; ils vont, viennent... regardent souvent à la fenêtre de Jenny. Quoi! la personne qui visite Jenny est maintenant à leur parler, je crois; vraiment c'est bien elle; aurait-elle l'intention de faire arrêter la jeune fille? Elle le fait cependant! les voilà qui entrent tous les trois! Oh! toute vicieuse que puisse être cette jeune fille, elle ne sera pas traînée en prison!

Tu ne m'arrêteras point, petite espiègle! je dois, je veux finir l'esquisse de ce que je vis de ma lucarne. Oui, cher lecteur, et toi aimable lectrice, vous saurez tout...

Après avoir jeté ma plume avec rage, je descendis de mon escalier, je traversai la rue avec une agilité que je ne me connaissais pas; mon vieux domestique me suivait immédiatement; ce pauvre Jacques, me croyant fou, se signait et implorait à voix basse tous les saints du paradis. J'arrivai au moment où les affreux serviteurs de la justice mettaient leurs mains impures sur la pauvre fille, que la terreur semblait avoir glacée.

– Que demandez-vous à cette jeune fille, dis-je à l'huissier d'une voix rauque, (dans ce moment j'ai dû être terrible.) Il jeta les yeux interrogativement sur sa conductrice, qui me répondit en me lançant un coup d'œil de vipère :

– Nous pouvons arranger cela ensemble, mademoiselle et moi, sans votre intervention.

– Oh! non, monsieur, non! je ne veux rien avoir à démêler avec une telle femme, je préfère aller en prison!

– Vous avez donc emprunté de l'argent de cette femme?

– Certainement!

– Non! c’est faux! j’ai cru que cet argent m’était donné?

– Vous saviez bien à quelles conditions il vous fut offert, dit la femme horrible qui, exaspérée à l’idée de voir sa proie sur le point de lui échapper, pensait n’avoir plus de retenue à garder. Ce ne fut pas sans menaces que je parvins à lui faire reprendre son argent; elle me laissa avec la jeune fille, qu’elle déclara être juste ce qu’il fallait pour duper un vieux fou de mon espèce.

Je vous ai déjà dit que ma lucarne m’a donné des moments bien agréables; mais rien ne peut être comparé au bonheur que m’a procuré la dernière locatrice du petit grenier. On ne doit plus s’étonner de ce que je ne pouvais regarder Éliisa (plus de Jenny désormais) sans me sentir attiré vers elle par un mouvement indicible; néanmoins, cher lecteur, afin que tu puisses savoir quelle en était la cause, il est nécessaire de se connaître un peu mieux; et comme la politesse exige que je te montre l’exemple, je vais te donner quelques éclaircissements; je serai court, ainsi ne perds pas trop tôt patience.

Je vous ai déjà dit peut-être que, pendant les quarante premières années de ma vie, je cherchai mon propre bonheur en faisant celui des autres; j’éprouvai les plus amères déceptions par la conduite de ma sœur qui me tenait lieu de fille, car elle avait vingt ans de moins que moi. Elle aimait un libertin qui devait la rendre malheureuse, je le lui dis; mais sans m’avoir écouté, elle partit avec lui. Je rompis avec elle dans le premier moment de ma colère, et avant qu’elle fût apaisée, ma sœur mourut en donnant le jour à une fille. La mort en mettant fin à mon ressentiment, renouvela mon affection. Elle laissait aussi un fils alors âgé de cinq ans. Je

me fusse chargé de ces enfants, mais son mari refusa absolument de me voir; il s'éloigna, et je perdis leurs traces.

Hélas! leur sort fut affreux; négligés de leurs pères qui dissipa son bien au milieu de honteuses débauches, leur enfance et leur jeunesse furent privées des avantages et des plaisirs auxquels ils étaient destinés.

Les maladies et la perte de sa fortune ramenèrent leur père à la conviction de son injustice envers ses enfants, mais, hélas! il n'était plus temps!... Sa mort sépara les orphelins. Éliisa accepta une place de femme de chambre! Son frère Édouard, n'ayant d'autre ressource que sa plume, espérait, par ses efforts, pouvoir un jour procurer à sa sœur une existence plus douce. Ce fut en vain; les épargnes seules de sa sœur le mirent à l'abri de la faim. La fortune n'avait pas encore épuisé ses coups. La beauté d'Éliisa captiva le mari de la personne chez qui elle servait: elle quitta cette famille pour échapper à ses importunités; mais le misérable, la trouvant inaccessible à la corruption, espérait la conquérir par la terreur. La vile créature des mains de laquelle je l'ai tirée était son agent; elle s'était introduite auprès de la jeune fille en lui offrant de la prendre à son service, et l'avait priée d'accepter une légère somme d'argent pour se procurer le nécessaire. Aussitôt qu'elle eût appris qu'elle avait disposé de cet argent, elle se crut sûre de sa proie; mais au moment où elle pensait la saisir, la Providence envoya à Éliisa le seul parent qui eût, en même temps, le pouvoir et la volonté de l'aider.

Quand la sorcière fut sortie, la pauvre jeune fille leva les yeux au ciel d'un air si pieusement reconnaissant qu'il fallait être aussi obtus que je le suis pour croire encore à son crime.

– Je sais tout! dis-je, en l’interrompant, comme elle me remerciait; j’ai tout vu! je vous ai vue dans les bras de votre amant...

– Mon amant?

– Oui! celui à qui vous prodiguez de si tendres caresses, celui que vous cachâtes dans une armoire, celui même à qui vous donnâtes...

– Qui? mon frère!

– Votre frère! grand Dieu! serait-il possible?

– Je vous le jure. Écoutez-moi seulement.

.....

Ciel! avec quel bonheur j’entendis cette narration qui me persuada que je ne devais plus être isolé désormais!

J’avais retrouvé les deux enfants de ma sœur!

– Je n’ai pas besoin de dire que les malheurs de ces chers amis sont terminés et que, malgré ma déclaration de ne plus chercher mes jouissances dans celles des autres, je ne puis nier que mon imagination se berce du plaisir de les rendre heureux sur mes vieux jours. Je vais résider à la campagne; mais je n’aurai plus de *lucarne*, pour deux raisons : – Premièrement, je vois par ma dernière aventure, que quelles que soient les actions dont nous sommes les témoins, nous ne pouvons entièrement nous convaincre que notre opinion formée sur des apparences, puisse être fausse. – Secondement, j’aurai désormais une amie dont je consulterai le cœur, sûr que ses jugements seront plus justes que ceux que l’on porte d’une *lucarne*.

(1835)

Une entrée dans le monde

Je crois que la plus cruelle déception que l'homme puisse éprouver, durant le cours de sa vie, est celle que produit sur lui le monde, vu de près. Combien est douce cette illusion qui le lui montre à travers un prisme! Tout homme paraît un ami; tout flatteur, un bon juge; l'amour surtout, l'amour qui semble lui promettre un avenir de bonheur, est une dévotion. Voyez le jeune homme qui, pour la première fois, paraît dans la société comme un de ses membres; voyez avec quel transport il s'élançe dans ce tourbillon où tout l'accueille en souriant; il jette son amitié, il offre son coeur à tous; il croit, simple comme il l'est, que chacun y attache le prix qu'il met aux assurances qu'on lui prodigue; cette amitié, ce coeur qu'il sème, chacun paraît s'en saisir, chacun le recueille; mais c'est pour en presser un suc nouveau... on le lui rend plus tard : mais vide... Pendant quelques instants, chacun se fait un plaisir de l'enchanter par de trompeuses promesses; les distractions nombreuses qui s'emparent de son esprit l'empêchent de voir un but à cette riante carrière; puis... les amis qui pressèrent ses mains à son arrivée, l'abandonnent... les femmes qui lui avaient dit : *je t'aime*, semblent n'avoir voulu faire sur lui... qu'une expérience. Chaque jour détruit une illusion; chaque jour remplace cette illusion par une poignante réalité, et ce front maintenant soucieux, autrefois ouvert et riant, vous indique d'une manière ineffaçable que le monde a passé là.

Ces réflexions me sont suggérées par quelques épisodes qui semblent avoir pour jamais dirigé mon esprit vers la mélancolie. J'eus tort, je crois, de prendre trop au sérieux un attachement que le monde est convenu de traiter de folie; mais, du moins, en plaçant cette partie de mon existence devant vous, lecteur sensible et tendre lectrice, peut-être trouverai-je un écho dans vos coeurs. Alors, je l'espère, vous pardonneriez au misanthrope en faveur des maux qu'il a soufferts.

À mon entrée dans le monde, je fus introduit, d'abord, dans une famille dont la société se trouvait recherchée par ce qu'il y avait de plus distingué, soit par les talents, soit par la fortune. Le chef de cette famille était un émigré de la révolution, que le retour des Bourbons avait rétabli dans ses biens; ce qui lui permettait de reprendre ses goûts pour les arts et la société. Il savait allier l'ancienne politesse classique aux idées modernes, et, tout en regrettant la noblesse élégante et les cérémonies, il trouvait son plaisir à observer l'essor brillant de la jeunesse d'aujourd'hui : enfin, il avait su se placer de manière à montrer son goût sans déroger à son rang. Sa femme quoiqu'avancée en âge, avait encore conservé tous les traits de sa beauté première; son esprit était orné de connaissances, légères peut-être, mais qu'elle savait faire briller. Son ton aimable et bienveillant avait fait de sa maison le rendez-vous et l'agrément des jeunes gens comme des personnes âgées.

J'assistais assez fréquemment à ces soirées, où la conversation animée et charmante des femmes, leur goût pour la musique, la danse, la gaieté, avaient fait une impression profonde sur mon imagination jeune encore. Je ne tardai pas à

secouer la teinture collégiale et l'espèce de sévérité pédantesque que les études ne manquent jamais de produire. Le monde m'apparut brillant, j'y volai sans réfléchir et, d'un coup d'aile, je secouai la poussière académique; avec elle la simplicité, puis... le bonheur. Mais un incident arriva cependant, qui me replongea dans ma solitude et me convainquit de la nécessité de réfléchir, même au milieu des fêtes et des jouissances.

Parmi les femmes que je rencontrai dans cette société, deux soeurs, particulièrement, se faisaient remarquer par la beauté et la grâce de leurs manières.

Il est des êtres que la nature a doués de charmes incompréhensibles, charmes qui ne consistent pas seulement dans la beauté, mais dans une certaine grâce, une tournure d'esprit, un tout sympathique sur lequel l'âme aime à se reposer; personne ne peut s'expliquer ce sentiment qui tient de la religion : l'on admire comme supérieur cet être sur qui l'on croit voir un sceau divin, on est subjugué par un pouvoir intérieur, et le réveil est : AMOUR, DÉVOUEMENT!

Les deux soeurs, dont je viens de parler, étaient du nombre de ces êtres favorisés. Elles semblaient formées pour exciter un sentiment d'amour dans tous ceux qui cultivaient leur connaissance; leur conversation attirait plus encore que leur beauté, autour d'elles se formait un cercle d'admirateurs. Oh! que leur ambition de femme devait être satisfaite de ces hommages qui tombaient de toutes parts à leurs pieds!

Mais la calomnie, poison qui semble être le produit de tous les climats, cherchait à les entourer de ses armes destructives; les reproches cachés, les remarques mordantes, parcouraient les rangs de celles que l'envie tourmentait; et

cherchaient à répandre un jour douteux sur leur réputation. Cependant, je ne voulais attacher aucune importance à ces bruits, je les attribuais à la jalousie bien connue qui existe généralement contre tout ce qui est supérieur, soit en beauté, soit en mérite; je me persuadai facilement que ce qui captive l'attention de la société, y produit aussi le scandale; que le monde en général déprécie les qualités auxquelles il ne peut atteindre, et qu'il suffit de se distinguer par quelque perfection ou par quelque talent pour se trouver immédiatement en butte aux sarcasmes, aux reproches amers. Eh! qui l'éprouve davantage que les femmes qui se distinguent dans la société? Toutes les conversations en font leur sujet; cet ennemi est d'autant plus dangereux que, second Protée, il prend toutes les formes et vous échappe toujours.

Toutes mes affections se tournèrent peu à peu vers l'aînée de ces deux soeurs et, par un bonheur inconcevable, elle parut partager mes sentiments; je vis en elle l'être que j'avais toujours rêvé, l'être de ma création; si aimable, si aimante, je ne pus résister à ses charmes. Il paraît que ma jeunesse, ma naïveté, ou plutôt ma simplicité la touchèrent. Peu de mois après nous être vus pour la première fois, nous nous étions juré une affection mutuelle. Cet amour me paraissait d'une nature toute différente de celui que je m'étais plu à me présenter. Nos âmes paraissaient absorbées dans le même sentiment; je pensais alors que si notre séparation eût été nécessaire, la mort de tous deux en serait résultée.

Cependant le bonheur ne me semble jamais solide ici-bas; au milieu de la satisfaction, il s'élève toujours quelque nuage qui rembrunit l'horizon de la vie que l'on croit fixer pour jamais, et qui souvent n'est que le fruit de l'imagination. Je

crus remarquer sur le front d'Émilie une tristesse involontaire; je m'en demandais la cause et mon amour inquiet ne me montrait que doutes fâcheux, que soupçons... Oh! j'étais malheureux de l'idée que quelqu'autre l'occupait peut-être au moment où elle me jurait un éternel amour; enfin mon coeur bourrelé me força de lui avouer ma souffrance. Dans une de nos promenades solitaires, je la conjurai de m'ouvrir son coeur.

– Émilie, lui dis-je, je t'aime, vois-tu; oh! je t'aime de toutes les puissances de mon âme, ma vie t'appartient; dispose de moi, mais ne me rends pas plus malheureux que je le suis. Je donnerais toute mon existence pour déridier ce front où l'agitation de ton âme se dessine; ouvre ton coeur à ton ami, à celui qui n'a pour tout bonheur que le désir de te plaire; ne me refuse pas, Émilie, confie-moi ta peine.

Elle pressa ma main sur son coeur, et garda le silence.

Plus tard, elle me dit que cette tristesse était une disposition naturelle de son âme, mais que rien ne troublait le plaisir qu'elle trouvait à être avec moi. Je la crus facilement, et la fis consentir à notre union; j'écrivis à mon père quelles étaient mes intentions, en lui demandant de consentir à ce mariage qui devait assurer mon bonheur.

Pendant que j'attendais avec impatience une réponse, je fus invité à un bal dans une maison de campagne près de Paris. Il y avait alors deux régiments de hussards en quartier près de là. On annonçait ce bal comme devant être remarquable par la magnificence et la splendeur qui devait s'y déployer. Les deux soeurs devaient s'y trouver; je m'y rendis. Les brillants uniformes des officiers qui y avaient été invités en grand nombre, la profusion qui régnait dans les

ornements, et les parures des dames, ce tourbillon de beautés qui voltigeaient de toutes parts, en faisaient un spectacle nouveau pour moi. Cependant, ce n'était pas du bonheur que j'éprouvais : je me trouvais isolé au milieu de cette foule, je regrettais les promenades où, seul, je pouvais me faire entendre à Émilie; où, seul, je lui développais mon âme; où, seul, je recevais des marques d'attachement.

On dit que la beauté d'une femme n'est mise à l'épreuve qu'au milieu d'autres beautés; celle d'Émilie ne parut que relevée par la comparaison, et l'espèce de rivalité qui pouvait exister parmi tant de personnes aimables ne fit que redoubler la grâce de ses manières.

Chacun se disputait à l'envie l'honneur de danser avec elle, chacun l'obtenait; moi seul je n'osais m'avancer sur un si grand théâtre; je maudissais le monde; mon cœur était froissé à la vue d'étrangers pressant la taille élancée d'Émilie; je la maudissais aussi... car elle paraissait rayonnante des murmures d'approbation qui se faisaient entendre autour d'elle.

Je remarquai, entr'autres, un officier de hussards qui paraissait briguer et obtenir la faveur de danser avec elle.

Ne pouvant plus longtemps supporter ce spectacle douloureux, je me retirai dans une salle voisine où l'on jouait à l'écarté, et afin de me distraire je jouai gros jeu. Après quelques parties, le hasard amena l'officier (pour le distinguer je le nommerai Bréville) qui se plaça pour jouer contre moi. Pendant le jeu, une bague que j'avais au doigt parut attirer son attention, de manière à le distraire de la partie.

Cette bague Émilie me l'avait donnée comme un gage de sa foi, en me disant :

– Avec elle je te donne mon coeur; tant que tu la posséderas, tant que tu y attacheras quelque prix, je ne cesserai de t'aimer; si jamais elle te quitte, je te considérerai comme libre de tout engagement envers moi.

Les mots d'une amante sont sacrés. Combien alors cette bague me fut-elle plus cher que tout ce que je possédais au monde!

Bréville, sous le prétexte de simple curiosité, me demanda la permission de l'examiner.

– Je ne la déplacerai pas, dis-je, encore tout courroucé de son air familier avec Émilie.

– Mais, pourquoi me refuser une demande aussi légère? Ce serait me faire un grand plaisir que de me la prêter un instant seulement.

– Je suis étonné, monsieur, de votre désir de voir une chose qui certainement ne peut vous intéresser en rien.

– Monsieur, dit Bréville, pourriez-vous m'accorder quelques instants, j'aurais quelque chose à éclaircir à ce sujet.

Je me retirai un moment avec lui.

– Cette bague, continua-t-il, ressemble beaucoup à une que je donnai à ma maîtresse; il doit y avoir dans l'intérieur une devise : AMOUR ÉTERNEL! Vous devez me la rendre ou mourir demain.

– Alors je mourrai, car je suis bien décidé à ne jamais m'en dessaisir.

Je lui remis en même temps ma carte en lui disant que je désirais le voir après le bal afin d'arranger définitivement cette affaire. Je rentrai dans la salle où la joie contrastait

singulièrement avec l'état bouillant de mon coeur; pour la première fois je doutais de la sincérité d'Émilie. En me revoyant elle parut contente; la joie se peignait sur sa figure enchanteresse; elle me fit un signe d'intelligence dont un amant seul peut comprendre le charme; je me rassurai, ne pouvant imaginer qu'un visage si riant et si ouvert pût cacher d'autre sentiment que celui qu'expriment ses lèvres; je regrettais d'avoir pu concevoir des soupçons injurieux à un être si parfait. Quand le bal fut terminé, j'allai reconduire les deux soeurs chez elles; je reçus d'Émilie de nouvelles protestations; je pris sa main, et je la sentis trembler dans la mienne. Oh! l'enfer s'emparait de mon coeur à l'idée que cette personne si naïve avait peut-être étudié tous ces riens enchanteurs qui servirent à me subjuguier. Serait-il possible que cette personne qui semble l'image des anges, qui n'a que des paroles divines, pût être fausse? Serait-il possible que l'envie pût conduire cette femme si jeune! si belle! dans les chemins tortueux du mensonge? Serait-il possible que toutes les espérances de ma vie fussent destinées à échouer; qu'elle se soit emparé de mon coeur pour s'en jouer, pour le froisser horriblement; rire en elle-même de ces ravages, et tout cela sous l'image de la candeur?... Oh! non, non, impossible; c'est la sombre jalousie qui me dicte tous ces ouvrages. Non! non! Émilie est la femme de mon coeur, l'être aimable, l'être pour qui je dois vivre et mourir...

Toutes ces réflexions diverses se pressaient en foule dans mon esprit; mon coeur torturé de mille manières m'ôtait l'usage de la raison; je sortis en maudissant tantôt l'amour, tantôt la jalousie, et j'arrivai dans ces dispositions à l'hôtel d'un village voisin où nous avons retenu quelques places. Je

rencontrai là un de mes amis qui, surpris de mon air égaré, me supplia de lui en découvrir la cause. Je lui détaillai ce qui s'était passé en le priant d'être mon second dans l'affaire qui ne devait pas manquer d'avoir lieu le lendemain. Il était tard. Peu de temps après, Bréville arriva accompagné d'un de ses amis, officier dans le même régiment.

– Monsieur, dit Bréville, parlons franchement ensemble. Notre différend peut s'arranger peut-être en quelques mots : avez-vous quelques prétentions à la personne qui vous donna l'anneau que j'ai vu à votre doigt? S'il en était ainsi, la mort de l'un ou de l'autre pourrait seule finir cette difficulté; car j'ai trop bonne opinion de votre courage pour croire un instant qu'il en puisse être autrement; ainsi je ne vous demande pas à renoncer à elle. Je vous ferai seulement observer que cette personne est ma maîtresse depuis près d'un an, que je l'aime au-dessus de tout, que je me suis battu, que je fus blessé plusieurs fois pour cet amour; ce qui doit vous prouver combien il a de prix à mes yeux. Cependant, j'ajouterai que cette personne pour qui j'ai sacrifié ma fortune, mes amis, et pour qui j'ai exposé ma vie, ne m'est pas fidèle; je vois qu'elle en aime un autre; néanmoins, je ne puis supporter l'idée d'être supplanté par cet autre...

– Arrêtez! m'écriai-je; il n'est pas nécessaire d'ajouter la fausseté à l'insolence; d'ailleurs vous en avez dit assez pour soulever mon indignation; je vais me retirer, laissant à mon ami le soin d'arranger tout cela avec vous.

L'affaire avait été trop loin pour pouvoir s'arrêter là. Je quittai la salle. Nos amis, peu d'instant après, vinrent me demander si la bague qui était en ma possession portait bien ces mots : AMOUR ÉTERNEL? Je répondis affirmativement.

Alors il fut décidé que vous viderions cette affaire le jour suivant. Les pistolets furent choisis, et la distance convenue : quinze pas. On envoya chercher des armes. J'écrivis à ma mère quelques mots que je donnai à mon ami pour lui faire parvenir au cas où je succomberais.

Le lendemain était un beau jour d'automne; le temps était frais; l'air pur et serein semblait contraster avec la scène qui allait se passer; le silence qui régnait encore portait mon âme vers la tendresse et la réflexion : je pensais à Émilie...

Aussitôt que nous fûmes prêts, nous partîmes en voiture pour le lieu du rendez-vous qui se trouvait à une demi-lieue du village où nous avions passé la nuit. En route, je ne pouvais m'empêcher de comparer la contenance heureuse des paysans qui se rendaient au marché, avec les sentiments qui agitaient mon âme.

Heureuses créatures! me disais-je, si vous êtes éloignées des jouissances du monde, vous l'êtes aussi de ses ennuis et de ses désagréments : les plaisirs qui vous occupent ne sont peut-être pas si vifs que ceux des grands, mais aussi vos peines sont moindres, vos plaisirs sont plus purs et plus durables; vos injures sont oubliées en un jour, vos querelles s'apaisent comme elles se forment : par un mot! Ce joug que l'on appelle *honneur*, ne vous enseigne pas à verser le sang de votre frère pour vous défaire d'un rival ou donner une preuve de votre courage!... Je faisais ces pénibles réflexions et cependant j'étais résolu; ma vie me paraissait peu de chose en comparaison de mon amour. Je pensais à Émilie...

Nous arrivâmes à l'endroit désigné quelques instants avant nos adversaires; ce qui nous laissa le temps de converser un peu.

– Si je succombe, dis-je à mon ami en lui donnant ma montre, je vous prie de garder ceci comme un souvenir. Portez ce portrait à Émilie, dites-lui de ne pas oublier celui qui, s’il avait vécu, eût trouvé la vie trop courte en la consacrant à son bonheur.

Mon ami me dit qu’il espérait que cette affaire se terminerait sans conséquences fâcheuses. Je lui répondis qu’étant convaincu d’avoir été injustement provoqué, j’étais résigné à tout ce qui pourrait advenir.

Dans ce moment Bréville et son ami arrivèrent et nous demandèrent pardon de nous avoir fait attendre. Il dit qu’il avait une demande à nous faire, et qu’il espérait qu’elle lui serait accordée. C’était que quels que pussent être les résultats de cette affaire, les raisons qui l’avaient amenée resteraient toujours secrètes. Mon ami répondit que si rien n’exigeait une explication il ne les révélerait pas; mais qu’au surplus il désirait que cela fût laissé à sa propre discrétion. Il observa que c’était en faveur d’Émilie que Bréville avait fait cette demande; mais que les mauvais procédés dont il s’était servi ne montrant pas qu’il y attachât beaucoup d’importance, il était inutile de continuer la conversation.

Le terrain fut choisi et mesuré de suite. Les armes apprêtées, le signal fut donné : nous tirâmes en même temps. Bréville chancela et tomba en faisant d’horribles contorsions; il était frappé au sein droit. Nous courûmes à lui en exprimant l’espérance que sa blessure ne serait pas mortelle; il nous répondit qu’il ne pensait pas qu’elle le fût; puis se tournant vers moi il me dit :

– Si cette blessure cause ma mort, je vous pardonne bien sincèrement. L’amour que je sentis pour Émilie ne put jamais

supporter l'idée d'un rival. Je sais que mon affection n'est pas payée par la constance qu'elle mérite... mais je dois lui prouver qu'elle ne pourra jamais en encourager un autre impunément... J'ai quelque titre à mon affection... elle fut coupable... le gage qu'elle...

Ici sa voix devint inintelligible; il murmura ces mots : AMOUR ÉTERNEL! mais le sang qui coulait en abondance de sa blessure le fit s'évanouir, et nous l'emportâmes loin de cette triste scène.

Mon ami alors me suggéra l'idée de fuir, mais je rejetai ce projet, bien décidé à subir toutes les conséquences de cette affaire.

– Éloignons-nous au moins quelque temps, dit-il, jusqu'à ce que sa blessure soit déclarée dangereuse ou non : notre salut en dépend.

– Non, répondis-je, pas un seul jour. La destinée peut m'accabler... maintenant la vie m'est à charge! car on doit croire aux paroles d'un mourant. Je le vois, elle était sa maîtresse. Oh! je fus bien cruellement trompé!...

Je pleurais... ma situation ne peut être comprise que par ceux qui, comme moi, ont vu un instant trancher tout un avenir de bonheur. L'univers m'apparut dès lors comme une solitude vaste, immense, où j'allais être condamné à traîner ma vie... triste, isolé. L'infidélité d'une femme venait me plonger dans une douleur éternelle...

La nouvelle d'un duel s'était répandue, et la curiosité s'empessa d'en connaître les raisons. Chacun en imaginait de plus ridicules et de plus fausses les unes que les autres; mais tous les efforts furent inutiles.

J'étais bien persuadé de la vérité des assertions de Bréville; je plaignais sa passion absurde pour une femme qui, malgré les faveurs qu'elle pouvait lui avoir accordées, lui était évidemment infidèle, et paraissait avoir voulu se défaire d'un amour qui la fatiguait, et même au prix de sa vie. Je déplorai la dépravation d'une femme qui, sous le masque de l'innocence, avait cherché à surprendre le coeur d'un jeune homme simple et confiant. Aurait-elle consommé cette union consommée dans la déception? Était-ce de l'amour pour moi que d'encourager une rivalité contre un amant qui s'était déjà battu si souvent pour elle? L'amour de Bréville même me parut méprisable; la publicité qu'il avait donnée à leur liaison me semblait un moyen bien bas pour se l'assurer. Peut-être aussi que sa conduite étant connue d'Émilie, elle avait résolu de quitter une si dangereuse connaissance.

La blessure de Bréville fut bientôt reconnue non dangereuse, et sa santé s'améliora chaque jour. Mais il n'en fut pas de même pour moi : le choc terrible que cette aventure m'avait donné ébranla pendant quelque temps ma raison; j'étais devenu insensible à toute distraction, le monde me fatiguait; et je ne pouvais trouver de charme qu'à m'entretenir de ma douleur même.

La seule personne qui n'ignorait pas la cause du duel que j'eus avec Bréville, fut Émilie elle-même dont la conscience, rendue alors à toute l'horreur de sa situation, interpréta facilement tout ce qui s'était passé. De ce moment, elle perdit dans l'opinion publique cet enchantement qui paraissait l'accompagner auparavant. Elle vivait dans la crainte que sa conduite ne fût connue; son anxiété fut telle que sa santé se détériora et qu'on désespéra, pendant quelque temps, de la

conserver à la vie. Cependant, mon amour pour elle est resté, même après qu'elle eut cessé de le mériter. Oui, malgré l'énormité de son crime, je l'aime plus qu'il ne m'est possible de le dire. Elle est trop belle pour être oubliée; et même aujourd'hui je ne puis concilier l'idée qu'une telle perfidie puisse être alliée à tant de divines qualités : sa figure est celle d'un ange; l'innocence et la bonté se dessinent sur ses traits; les paroles qui tombent de ses lèvres font retentir tout mon être. Maintenant encore, quand une voix ressemblante à la sienne vient frapper mon oreille, mon cœur tressaille, tout mon corps tremble, je crois avoir retrouvé une chimère que je poursuis, mais bientôt la réalité terrible se montre hideuse... je me trouve isolé!

Les blessures de la douleur cèdent généralement aux efforts du temps; cependant il est des cœurs que des souvenirs poignants consomment à la longue, les ravages faits sur eux en silence ne sont pas visibles au dehors, comparativement à l'altération de l'âme. Telle était la disposition où je me trouvais quand je reçus d'Émilie la lettre suivante qui, loin d'apaiser mes souffrances, ne fit que les renouveler par les souvenirs qu'elle me représentait :

« Le calme a succédé au bruit que faisait votre duel. Je puis donc vous adresser quelques lignes sur un lit de souffrances. Rien ne peut désormais redonner le repos à une âme dont la ruine est consommée pour ce monde. Mon ami! (puis-je encore vous nommer ainsi?) l'amour violent que je ressentis pour vous, me fit tout risquer pour attirer vos affections. Ma vie tient encore à cet amour qui ne cessera qu'avec elle. – Dites-moi que le vôtre est éteint et je mourrai tranquille! Votre silence, le secret que vous avez gardé sur

tout ceci est une charité dont je suis indigne; cette bonté ineffable me tue. Cependant, un rayon d'espérance me laisse croire que vous ne me méprisez pas entièrement. Grand Dieu! si la vie pouvait guérir la plaie que j'ai faite à votre noble coeur, avec quelle joie j'offrirais la mienne! Mais... hélas! cette consolation m'est défendue, et l'idée de l'outrage irréparable que je vous ai fait, doit rester comme un regret, un tourment éternel! Que n'ai-je pas sacrifié? Tout ce qui est précieux dans ma vie! Mais aussi que n'ai-je pas essayé d'acquérir? Votre amour, un bonheur éternel! Quels sont les moyens que j'ai employés? Ils sont affreux à croire! horribles à décrire!

« Je pourrais fuir avec vous au bout du monde et vous accompagner comme votre esclave; mais me pardonneriez-vous? Si je pouvais croire que vous ne me maudissiez pas, que vous vous puissiez ressouvenir un jour de moi sans me détester, je chérirais encore cette vie qui s'échappe bien rapidement. Dites-moi ce que vous pensez; accablez-moi des reproches que je mérite ou donnez à l'infortunée Émilie un mot de consolation. De là dépend mon sort! Adieu! »

Mon premier mouvement fut de lui montrer toute l'amertume de ma situation, mais mon coeur se refusa aux reproches...

Enfin je pris la résolution de quitter ces lieux qui ne pouvaient que renouveler mes souffrances. Je partis le lendemain pour des pays lointains où je pensais retrouver l'oubli des chagrins dont un premier amour m'avait abreuvé.

(1835)

Monsieur Desnotes

Monsieur Desnotes était un ci-devant notaire, frais, gaillard, jovial, que son économie, (assistée d'une certaine adresse), avait placé dans un état d'aisance qui lui permettait de vivre sans soucis de l'avenir. Il pouvait avoir à peu près quarante-cinq ans; sa maison était ouverte à tous ses amis; sa bibliothèque était soignée et sa cave l'était encore mieux; son orgueil consistait à faire goûter ses vins à un cercle choisi mais peu nombreux de connaissances, et à montrer à ses clients les rangées de livres qui s'étalaient sur ses tablettes : aussi s'était-il acquis la réputation d'un bon garçon et de savant; réputation qu'il devait plus à ses cartes géographiques et à ses bouquins qu'à son érudition; ou pour mieux dire, il était plus érudit que savant. Du reste, il parlait gaiement à tout le monde; donnait plus de conseils que d'argent; coutume que suivent bien des gens qui ne valent pas monsieur Desnotes, et cependant il n'était pas avare, il n'était qu'économe. Monsieur Desnotes avait des habitudes régulières; il n'aimait pas à parler politique, parce qu'il prétendait un peu à la philosophie. Il disait que la politique est un vaste champ où des aveugles combattent, où les uns frappent à gauche, les autres à droite, et le plus grand nombre à vide; où chacun crie sur des choses qu'il ne voit pas, où chacun prétend voir beaucoup, où l'un veut aller au nord, l'autre au sud; et où, faute de s'entendre, l'on meurt en criant, combattant, sans avoir recouvré la vue, ni changé de place.

Monsieur Desnotes, comme vous le voyez, croyait en savoir plus que les autres; pardonnez-lui cela, car il est mort depuis longtemps, et probablement que s'il eût vécu de nos jours, il eût changé de manière, vu que nous sommes, comme chacun sait, bien plus avancés, bien plus savants dans toutes ces belles choses, aujourd'hui qu'autrefois. L'on doit dire cependant que, quelque simple qu'ait été monsieur Desnotes, il avait su acquérir l'estime de tout le monde, ce qui vaut bien, à mon avis, la science politique, n'en déplaise aux célébrités.

Malgré tout cela, monsieur Desnotes n'était pas heureux. Pourquoi? ah! ma foi, parce qu'il ne se trouvait pas heureux. Aussi longtemps qu'il avait travaillé, il n'avait songé qu'à ses occupations, qui l'avaient toujours assez distrait pour le détourner des affections ordinaires du monde : il ne s'était pas marié.

Bien des personnes penseront qu'il aurait dû être heureux justement pour cette raison; monsieur Desnotes pensait autrement; que voulez-vous que j'y fasse? Chacun son goût. Monsieur Desnotes se trouvait seul, s'ennuyait et croyait qu'une épouse serait une distraction; il pouvait tomber malade et pensait qu'une épouse le soignerait; il aimait à être flatté, prévenu, choyé, et il espérait qu'une épouse serait prévenante, le flatterait, le choierait; enfin pour beaucoup d'autres raisons, parmi lesquelles on doit ranger la curiosité, disposition naturelle à l'homme aussi bien qu'à la femme, monsieur Desnotes se figurait que le mariage ferait son bonheur; dès lors, il commença à jeter les yeux autour de lui et chercha quelle serait la personne digne d'embellir ses jours futurs. Comme je n'ai pas encore été marié, je ne donnerai

pas mon opinion sur cette nouvelle idée de monsieur Desnotes; je laisserai à mes lecteurs clairvoyants et à mes aimables lectrices qui ont connu cet état, le soin de la juger, leur recommandant seulement de ne dire leur opinion qu'après y avoir réfléchi pendant dix ou douze ans, ou plutôt de ne la dire jamais, de peur de créer une discussion semblable à la politique... tel que l'entendait monsieur Desnotes.

Monsieur Desnotes était embarrassé, car il se disait : Je suis assez bien seul; mais, si j'épouse une femme qui n'ait rien, pourrai-je la faire vivre et vivre moi-même dans l'aisance? Il me faut donc trouver une femme qui m'apporte, pour le moins, autant que je possède. D'un autre côté, si j'épousais une femme riche, m'aimera-t-elle, me flattera-t-elle? Ah! tout ceci est fort douteux, fort embarrassant! Comme on voit, il ne raisonnait pas si mal; pour un ancien notaire, ce n'est pas étonnant.

Vis-à-vis monsieur Desnotes, vivait une demoiselle, que les personnes qui ne la connaissait pas décoraient du nom de *madame*. Soit que ce titre lui fût donné à cause de l'air rangé, distingué, posé, qui la faisait remarquer, elle s'en trouvait flattée lorsqu'il sortait de la bouche de jeunes demoiselles, et il lui déplaisait quand un jeune homme le lui adressait; n'en connaissant pas la raison, je ne puis vous expliquer cette bizarrerie.

Mademoiselle Lesattret paraissait vivre assez bien, mais on ne connaissait pas exactement ses moyens d'existence; ce qui ne laissait pas que de créer mille conjectures parmi les voisins et surtout les voisines; selon les unes elle recevait des rentes d'Angleterre, et appartenait à quelque famille noble;

selon d'autres ce n'était qu'une ancienne domestique que le testament d'un bon maître avait enrichie; les unes prétendaient qu'elle n'avait rien et travaillait secrètement, d'autres faisaient des conjectures un peu moins charitables; enfin chaque jour faisait naître une nouvelle supposition.

On avait souvent essayé de questionner la vieille gouvernante Marguerite; mais, chose étonnante! on n'avait jamais pu tirer d'elle que des inductions vulgaires; c'était à en mourir de dépit. Si quelqu'un entra chez elle, vite on se rassemblait : – Savez-vous la nouvelle, ma chère? – Non, ma chère; quelle nouvelle? On se rapprochait, tous les yeux brillaient! les oreilles étaient attentives et, chose encore plus étonnante, on faisait silence. – Attendez : j'ai vu un monsieur longtemps dans la rue, regarder à droite, à gauche, s'arrêter, marcher encore, et enfin il accosta un petit garçon qui l'écouta, regarda autour de lui, puis parut lui indiquer la demeure de mademoiselle Lesattret; il alla frapper à la porte; la vieille gouvernante vint lui ouvrir, sembla très joyeuse de le voir, et le fit entrer. Voilà déjà longtemps qu'il y est; je ne sais qu'en penser; je n'ai pas pu trouver le petit garçon pour lui demander ce que lui a dit ce monsieur. – C'est bien étonnant ça! – Oh! il y a quelque chose là-dessous. Mais, dites-moi, ma chère, a-t-il un air... là... comme il faut? quelle tournure a-t-il? comment est-il habillé? – Je vais vous dire ce que je crois, ce n'est pas que je veuille parler contre cette demoiselle... mais... on ne sait pas.... il se passe quelquefois... enfin Dieu sait tout; d'abord, il a un chapeau gris avec un grand crêpe, ce qui indique qu'il y a quelque mort et ce pourrait bien être un testament qu'il... ou enfin, on ne peut pas savoir. Il porte un habit noir un peu usé. Ce qui me paraît

louche surtout, c'est qu'il a des lunettes vertes, et c'est ce qui m'intrigue le plus, car on dit que quelquefois les gens en portent pour cacher leurs yeux; il faut avouer qu'on a bien des ruses. Puis il portait un énorme paquet de papiers attachés d'un ruban rose, ce qui pourrait fort bien être quelque chose d'important; qu'en pensez-vous?

Je vais laisser parler mesdames les voisines qui en auront encore pour longtemps probablement à conjecturer, et je veux vous faire connaître plus particulièrement mademoiselle Lesattret, qui est une personne fort aimable. Elle a près de trente ans. Vous me direz que c'est un âge un peu avancé pour une demoiselle, je vous répondrai qu'une femme est encore jeune à cet âge, et qu'on l'est toujours avec un caractère agréable; pour cette fois, j'aurai de mon côté une bonne partie du beau sexe; ainsi donc, vous avez tort, ne m'interrompez plus. D'ailleurs, cette demoiselle avait la précaution de ne jamais dire son âge, et parlait de sa naissance de manière à faire supposer, sans se compromettre, qu'elle approchait des vingt-cinq. Elle chantait bien, s'accompagnait de la guitare, et connaissait le nom des auteurs classiques; elle avait un certain usage du monde, qui, joint à de l'esprit, attirait l'attention et la rendait très séduisante. Elle avait une petite rente que lui avait laissée un de ses frères; elle ne pouvait que vivre bien économiquement, mais quelques broderies, qu'elle faisait vendre par sa gouvernante, lui procuraient les moyens de paraître indépendante; elle sortait rarement et recevait peu de visites.

Depuis longtemps, monsieur Desnotes s'était introduit auprès d'elle, lui faisait de régulières visites, et peu à peu s'était trouvé subjugué par ses charmes; chaque jour il

découvrait en elle de nouvelles qualités, et se trouvait de plus en plus attaché à celle qu'il appelait son amie, mais qu'il eût voulu lier par des noeuds plus doux encore.

Mademoiselle Lesattret paraissait recevoir ses hommages avec plaisir, mais elle n'avait jamais essayé de le lui faire entendre. Vingt fois monsieur Desnotes partit dans l'intention de lui proposer le mariage, et vingt fois les réflexions pécuniaires étaient venues l'arrêter dans ses projets; il eût désiré connaître quelles étaient ses véritables ressources; mais, trop délicat pour l'interroger à ce sujet ou trop adroit pour découvrir ses craintes, il différa toujours, espérant qu'un hasard quelconque lui apporterait une fois les lumières exactes sur son amie.

Les fréquentes visites de monsieur Desnotes à mademoiselle Lesattret excitaient continuellement aussi le babil des voisines qui étaient parvenues à force d'intrigues, de questions, à savoir que le monsieur qu'elles avaient vu entrer chez elle était un ami de la vieille gouvernante qui était venu lui apporter quelques journaux; car elle aimait à lire, la vieille Marguerite, et, à l'entendre, elle eût voulu changer les destinées du monde entier. Elle était pour l'arbitraire; elle prétendait que les peuples étaient trop insolents et que c'étaient des enfants qu'il fallait mieux fouetter que gâter! elle radotait; excusez son âge et ses prétentions; de la cuisine aux marches du trône, chacun veut avoir une opinion; Marguerite avait la sienne.

Monsieur Desnotes s'était toujours fait remarquer par sa douceur, par sa gaieté et l'aménité de ses manières; mais l'amour (car on ne peut se dissimuler qu'il en ressentait beaucoup pour mademoiselle Lesattret), l'amour avait détruit

ce qui jusqu'alors avait fait le charme de sa vie; il devint brusque, distrait, colère, jaloux; il passait une partie de son temps à soupirer, enfin un véritable amoureux! amant d'autant plus ridicule que ses cheveux grisonnants faisaient supposer un être plus grave. On prétend que l'amour rend aimable; je crois tout le contraire, car je n'ai jamais été plus maussade que lorsque j'aimais, et notez que je fus toujours amoureux.

Un matin donc qu'il était plongé dans des réflexions économique-pécuniarico-matrimoniales, la vieille Marguerite entra dans sa chambre aussi précipitamment que sa marche tremblotante pouvait le lui permettre. Ah! mon bon monsieur Desnotes, venez vite chez ma pauvre maîtresse, elle est à la dernière extrémité; oh! je crains bien qu'elle ne succombe, car le docteur désespère de sa vie; elle extravague et vous appelle souvent.

Monsieur Desnotes fut exaspéré à ces paroles, il se leva subitement, courait dans sa chambre comme un possédé; il mettait tant de précipitation à s'habiller qu'il endossait son habit avant son gilet, se chaussait d'une botte et d'une pantoufle, et voulait sortir en mettant sa serviette en cravate. La vieille Marguerite était aussi effrayée pour lui que pour sa maîtresse, et, mettant toute modestie de côté, parvint à le convaincre qu'un caleçon n'était pas un costume assez décent pour se rendre chez une demoiselle; enfin, après mille peines, elle le tranquillisa et l'amena auprès de sa maîtresse.

Mademoiselle Lesattret ne pouvait d'abord le reconnaître, mais après un instant, elle lui dit d'une voix faible et entrecoupée : ah! cher monsieur Desnotes, vous voici, j'en suis bien satisfaite, je suis mieux. Cependant, comme il faut

être préparé à tout, et afin d'éviter les discussions que ma mort pourrait occasionner, je veux régler la distribution de mes biens. Vous sachant un ami de confiance, je vous ai choisi pour écrire mes dernières volontés. Le notaire ouvrait de grands yeux étonnés à chacun de ces mots; il commençait à regretter de n'avoir pas depuis longtemps proposé son union à sa déité; il renvoya le docteur et la gouvernante et se disposa tristement à écrire ce qu'on allait lui dicter; quand il eut fini le préambule de mots barbares, qui commence toujours un testament, il la prévint qu'il était prêt.

– Je lègue à ma nièce, Joséphine Lesattret, fille de etc., etc., mes quatre maisons situées à New-York, etc. Monsieur Desnotes était plus sérieux.

– Je lègue à mon frère, John Lesattret, la jouissance de vingt mille piastres d'actions de la Banque des États-Unis, retournables après sa mort à l'hospice des orphelins, etc. Monsieur Desnotes se mordait les doigts.

– Je lègue à mon neveu, William, la possession pleine et entière du vaisseau le Hope qu'il commande, etc., etc. Monsieur Desnotes gémissait tout bas, et maudissait les craintes qu'il avait eues; chaque nouvelle donation était un coup de poignard, chaque legs lui arrachait un gémissement.

Mademoiselle Lesattret le remerciait de l'intérêt qu'il semblait prendre à sa situation et l'assurait qu'elle se sentait beaucoup mieux. Il pria avec ferveur pour la conservation de ses jours. Après avoir terminé cette triste cérémonie, il rentra chez lui furieux, désespéré, donna un coup de pied à son chien qui venait le caresser, déchira son jabot, se brouilla avec deux de ses plus anciens amis, et, pour se distraire de sa

douleur, but trois bouteilles de vin; ce qui ne lui était jamais arrivé.

Cependant, mademoiselle Lesattret se rétablit peu à peu; monsieur Desnotes devint plus attentif que jamais, et, de crainte de faire naître le soupçon qu'il tenait à la fortune, ne parla jamais du testament; son amie n'en faisait aucune mention et paraissait s'attacher à lui, de manière à lui faire croire qu'elle ne rejetterait pas la proposition qu'il avait dessein de lui faire.

Enfin, lorsqu'il se crut presque sûr de réussir, il résolut de tenter la fortune. Il s'habilla donc aussi coquettement que possible, chiffonna trois ou quatre cravates blanches avant d'en trouver une arrangée à son goût, essaya deux ou trois culottes, entreprit de s'arracher tous les cheveux blancs qu'il apercevait d'abord, mais vit bientôt qu'il valait mieux les noircir; il s'admira durant une demi-heure, et se tournant et se retournant devant un miroir, il étudia ses phrases, ses positions, tâcha de parler, de sourire, sans déceler de combien de dents sa bouche était en deuil. Enfin il sortit, et arrivé vers l'objet de sa convoitise, il frappa trois petits coups, puis entra en sautillant sur la pointe du pied comme un homme content de lui-même.

Je n'entrerai pas dans les détails d'une proposition de mariage; la demoiselle a l'air de balancer, de résister, tandis que son cœur saute de joie; elle fait observer mille considérations, mille obstacles, mille scrupules, mille craintes pour l'avenir; le monsieur lève toutes les difficultés, fait mille serments; on finit par se promettre un attachement mutuel, promesse qu'on tiendra aussi longtemps que possible : enfin une vraie comédie.

Je pense qu'il en fut ainsi de monsieur Desnotes avec mademoiselle Lesattret; ce dont je suis sûr, c'est qu'elle consentit à tout, demandant seulement un mois pour se préparer et pour d'autres raisons que j'ignore; il était enchanté, ravi et ne soupirait que pour la fin du mois.

En rentrant chez lui, il trouva tout mesquin, sa maison mal distribuée, les meubles vieilliss, les tapis usés, tout cela indigne de la divinité qui devait bientôt l'embellir de sa présence; il veut changer tout : le voilà courant chez les maçons, les menuisiers, les tapissiers, il les presse, les fait travailler, l'argent coule dans ses doigts et avant la fin du mois, tout était métamorphosé; rien de plus mignon que cette demeure : c'était un palais attendant une nouvelle reine.

Les voisines jasaient, questionnaient, jetaient des regards étonnés, furtifs, et faisaient mille conjectures. – Il est devenu fou, disait l'une. – Eh! non, répondait une autre, je sais de source certaine qu'il a fait un brillant héritage. Enfin l'on apprit qu'il épousait mademoiselle Lesattret. – Vois-tu? Quand je te disais qu'elle est de famille noble? – Oh! attendez, ma chère, on ne sait pas ce qui pourrait arriver... car on dit... Quelqu'un entra et arrêta ce charitable caquet.

Le beau jour vint et passa; car les beaux jours comme les tristes, arrivent et fuient aussi rapidement; huit, quinze jours, un, deux mois d'enchantement s'écoulèrent et madame Desnotes ne parlait pas de ses propriétés de New-York; monsieur son mari n'osait pas aborder ce sujet, crainte de déplaire; madame était caressante, attentive; monsieur était affable, doux, prévenant. Cependant, il commençait à se tourmenter, car il avait fait des frais considérables; il fallait payer les maçons, les menuisiers, les tapissiers, les meubliers,

et madame ne montrait aucun argent. Enfin, il résolut d'éclaircir un mystère qui l'inquiétait furieusement et devenait un cauchemar continuel. Il appela donc un jour la bonne Marguerite, la fit entrer dans son cabinet et, après avoir toussé, craché, s'être retourné, s'être promené, s'être rassis, et fait tout le manège d'un homme embarrassé, il se décida à lui adresser la parole :

– Marguerite!

– Monsieur?

– Y a-t-il longtemps que vous êtes avec votre maîtresse?

– Oh! cher monsieur, je la vis naître, j'étais bien jeune alors, et dans ce temps-là on trouvait des gens à qui parler; mais à présent on ne sait comment va le monde, et les peuples, voyez-vous...

– Au diable les peuples et le monde, peu m'importe; je veux savoir si vous avez toujours été auprès d'elle?

– Ah! monsieur, je ne l'ai jamais quittée; je me disais : le monde est si méchant, car, voyez-vous, le monde l'a toujours été; cependant maintenant je crois que les langues sont encore plus envenimées...

– Marguerite! je vous prie de laisser là vos réflexions et de me dire ce que je vous ai demandé.

– Oui, monsieur, je vous disais donc que je ne l'ai jamais quittée; car après le malheur qui lui arriva, quels étrangers eussent voulu vivre avec elle? Les amis, voyez-vous, monsieur, ne résistent pas au malheur de...

– Son malheur! ah! grand Dieu! et monsieur Desnotes se leva précipitamment, parcourut sa chambre à grands pas. – Son malheur! et il se frappait la tête du poing. – Son malheur!

et il s'arrachait les cheveux. – Son malheur! eh! que lui est-il arrivé?

– Calmez-vous, monsieur, calmez-vous! vous êtes trop bon pour vous en fâcher et l'on doit plus la plaindre que la blâmer; car ce sont de ces accidents...

– Des accidents! ô! ciel, je le vois, sa réputation est perdue...

– Sa réputation? oh! allez, non, monsieur, elle est intacte, et l'on ne peut rien dire contre ma pauvre maîtresse; oh! je vous l'assure, c'est la vertu même; car depuis que nous sommes ici elle a beaucoup travaillé...

– Beaucoup travaillé! que venez-vous me conter? et ses maisons à New-York! ne sais-je pas?...

– Oh! je le vois, on l'a calomniée... le monde est si méchant! Ces maisons! n'avez-vous pas honte!

– Ce n'est pas ce que je veux dire; ses quatre maisons de Broadway, comment sont-elles? quelle valeur? combien en retire-t-elle?

– Ses maisons? je n'en connais...

– Son navire le Hope?

– Je n'en connais aucun, sinon...

– Ses vingt mille piastres de la Banque des États-Unis? oh! je vois qu'on m'a trompé! volé! assassiné!

Et monsieur Desnotes faisait mille menaces; l'eau ruisselait sur son visage; il serrait les poings et renversait les chaises et les tables. Madame Desnotes, inquiète du vacarme qu'elle entendait, entra et voulut s'approcher de lui; mais aussitôt qu'il l'aperçut il proféra contre elle les injures les plus atroces que son imagination indignée pouvait lui fournir. Elle essaya de le calmer par de douces paroles, mais il la

repoussa toujours et porta l'exaspération jusqu'à la frapper. Elle sortit en pleurant, et le laissa atterré, accablé de douleur. Cet orage apaisé, il s'assit; il paraissait interdit, glacé.

Marguerite, le voyant plus tranquille, s'approcha de lui et lui demanda la permission de parler et d'expliquer la méprise qu'elle commençait à comprendre.

– Oh! parlez, parlez, je ne puis rien apprendre de pire.

– Ma pauvre maîtresse est née d'une famille riche et respectable; elle fut élevée avec toutes les intentions imaginables et reçut, comme vous pouvez le voir, une éducation des plus soignées. Elle perdit, encore jeune, tous ses parents et fut laissée, avec une fortune considérable, sous la tutelle d'un oncle qui paraissait avoir beaucoup d'amitié pour elle, mais qui dissipa bientôt une partie de ses biens et s'enfuit avec le reste. Cet événement la frappa d'une manière si sensible qu'elle en perdit la raison; elle la recouvra plus tard; mais de temps à autre, sa folie la reprend : elle croit retrouver toutes ses richesses dont elle avait joui et qu'elle aurait dû conserver. Son frère lui assura une petite rente, et nous sommes venues dans ce pays où la vie est moins chère. Peut-être avez-vous été témoin d'un de ses accès; cependant j'eus toujours le soin de cacher cette triste infirmité. J'espère, monsieur, que vous ne l'abandonnerez pas puisque vous avez été assez bon pour en faire votre épouse.

Monsieur Desnotes ne répondit rien : il était abattu.

Le lendemain, il vendit sa maison pour en payer les frais et prit une petite étude où il recommença les contrats, les actes, les testaments. Madame Desnotes, quoique péniblement affectée de penser qu'il avait été dirigé par l'attente d'une fortune, lui pardonna sa colère et se remit à

broder. La vieille Marguerite se consolait en lisant les journaux et vantant l'arbitraire.

Les voisines continuèrent à rire, bavarder et à faire de nouvelles conjectures. – Avais-je raison quand je te disais que ce n'était qu'une servante? – Oh! pour moi je t'assure, ma chère, que je ne crois pas ça, car elle paraît trop bien *éduquée*; mais vois-tu? ces grandes dames avec leurs pianos, leurs guitares, leurs chansons, leurs jolies manières et leurs colifichets, quelquefois ça ne vaut pas grand-chose. – C'est vrai; mais moi, j'ai toujours dit que Desnotes l'avait épousée parce qu'il la croyait riche, et j'ai toujours pensé que ça tournerait mal, parce que tous ces mariages d'intérêt ne finissent jamais autrement.

Ici toutes les voisines furent d'accord, ce qui ne leur était jamais arrivé.

(1835)

Poésies et chansons

Les Français aux Canadiens

Air : *T'en souviens-tu, etc.*

Vous Canadiens, vous autrefois nos frères,
Vous que l'intrigue a lâchement vendus;
Unissez-vous, comme l'ont fait nos pères,
Et les puissants seront bientôt vaincus.
Forts de vos droits, vous méprisez les haines,
À vos tyrans, opposez vos vertus...
*Ce noble sang qui coule dans vos veines,
Ô Canadiens! ne le sentez-vous plus?*

À l'étranger qui vous défend la gloire,
Montrez un titre inscrit dans le passé;
Le souvenir que laissa la victoire,
De votre coeur ne s'est point effacé...
Demandez-lui qu'il allège vos chaînes...
L'on peut... deux fois... essayer un refus.
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
Ô Canadiens! ne le sentez-vous plus?

Si, dans vos champs la victoire moins prompte,
Cédait au nombre et trompait la valeur,
L'on ne pourrait vous accabler sans honte!
Vous ne succomberez pas sans honneur!
Vous suppliez;... vos demandes sont vaines,

Du rang des peuples, vous êtes exclus...
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
Ô Canadiens! ne le sentez-vous plus?

Il est un voeu qui du peuple s'élance,
Lorsque le joug est trop longtemps porté;
Le temps n'est plus, où le coeur en silence
Pouvait se taire au nom de *liberté!*
Du Saint-Laurent, aux rives de la Seine,
Ce nom magique reçoit des tributs.
Au noble sang qui coule dans vos veines,
Ah! Canadiens, ah! ne résistez plus!

Tristesse

Seul bien que j'envie,
Amour! douce erreur!
Viens, ma triste vie
S'éteint de langueur.
Ô coupe d'ivresse,
Pourquoi te tarir?
Ô fleur de jeunesse,
Pourquoi te flétrir?

Une fièvre ardente
Consume mes os :
Chacun se tourmente
Pour changer de maux,
On suit sa chimère,
On fait des projets...
Et bientôt la terre
Les couvre à jamais.

Comme un flot se brise
Aux rochers du bord,
Ma vigueur s'épuise
À vaincre le sort.
Mal qui me possèdes,
Abrège ton cours!
Combien tu m'obsèdes,

Ô fardeau des jours!

Seul parmi la foule
Je m'en vais rêvant,
Et sans but je roule
Au pouvoir du vent.
J'offre, en ma détresse,
J'offre à tous la main,
Mais nul ne la presse;
Ils vont leur chemin...

Ô mélancolie
Qui partout me suit,
Vois, mon âme se plie
Aux faix des ennuis!
Chaque doux prestige
A fui devant toi :
Monde où tout m'afflige
Que veux-tu de moi?

La joie est donnée
À nos jeunes ans.
La vie et l'année
N'ont qu'un seul printemps.
Malheur à qui chasse
Les tendres plaisirs;
L'hiver bientôt glace
Et fleurs et désirs...

Je vis une rose

Au déclin du jour;
Que ma main t'arrose,
Dis-je, ô fleur d'amour!
Pour qu'elle te cueille
Demain sans retard.
Je vins... mais sa feuille
Volait au hasard.

Couplets en l'honneur de la St. Jean-Baptiste

Beau Canada! notre chère patrie,
Vois tes enfants rassemblés en ce jour
C'est l'espérance, ici, qui nous convie;
Mais le bonheur peut-être aura son tour.
Chacun de nous sent l'ardeur qui l'inspire;
Chacun de nous répète avec fierté :
Pour son pays, un Canadien désire
 La paix! la liberté!

Dans l'avenir plaçons notre espérance,
Pour le pays il faut plus que des vœux...
Mais à l'audace unissons la prudence,
Et méprisons un pouvoir orgueilleux.
Si contre nous un ennemi conspire,
Opposons-lui notre fraternité...
Pour son pays, un Canadien désire
 La paix! la liberté!

Peut-être un jour notre habitant paisible
Se lassera du pesant joug d'un roi,
Il s'écrira,... mais de sa voix terrible :
« Sortez d'ici... cette terre est à moi!
« Du Canada je puis être un martyr,
« Je n'obéis qu'aux lois que j'ai dicté.

« Pour son pays un Canadien désire
« La paix! la liberté! »

Chers défenseurs de notre noble cause,
Tout Canadien vous porte dans son coeur,
Du beau pays qui sur vous se repose,
Oh! travaillez à fonder le bonheur!
Vous, Papineau, Viger, qu'un peuple admire,
Ah! recevez un encens mérité;
Dans notre histoire on vous devra d'inscrire :
La paix! la liberté!

Oui, parmi nous, il est une richesse
Dont le pays pourra s'enorgueillir;
Il est des germes dans notre jeunesse
Que le danger fait en foule surgir.
Ils prouveront que dans nos froides plaines,
Le laurier est aussi récolté,
Qu'un Canadien ne veut pas d'autres chaînes
Que paix et liberté!

Paix! Liberté! voilà notre devise;
Garde, Saint-Jean, notre naissant chaînon;
Si la discorde jamais nous divise,
Pour s'allier on choisira ton nom.
Mais, chers amis, hâtons-nous de redire
Ce beau refrain qui doit être adopté :
Pour son pays, un Canadien désire
La paix! la liberté!

La Suisse libre

CHANSON

Flatteur, quand ta muse vénale
D'un maître altier fait l'objet de tes chants;
Alors que ta lyre banale
Va ramper aux pieds des tyrans;
Sur les bords du lac de Genève,
Ma voix plus librement s'élève,
Son élan n'est point arrêté.
De l'Helvétie, ô ma patrie!
Moi, je chante la liberté.

Quand par des tyrans avilie,
L'Europe esclave agite en vain ses fers;
Quand le despotisme en furie,
Parcourt, en grondant, l'univers;
Du sein riant de ses campagnes,
Jusqu'au sommet de ses montagnes,
La Suisse dit avec fierté :
De l'Helvétie, ô ma patrie!
Moi, je chante la liberté.

Liberté, reine de nos âmes,
Lorsque des rois enchaînent ton autel,
Embrase toujours de ta flamme
Les coeurs des descendants de Tell.

Accours, Déesse fugitive,
Puisse à jamais sur cette rive
Chacun dire avec vérité :
De l'Helvétie, ô ma patrie!
Moi, je chante la liberté.

Le juste milieu

L'on exagère en ce bas monde,
Et l'homme est entier dans son goût :
L'un ne voit de beau que la blonde,
Pour un autre la brune est tout.
L'un singeant la philosophie,
Se rengorge dans son savoir,
Prétend que femme n'est jolie,
Que méditant un livre noir.
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux!

Si l'on voit se faisant la guerre
Les ultras et les libéraux,
Du moins on ne me verra guère
Disputer avec ces héros.
C'est différent près d'une belle,
J'aspire à pouvoir me trouver
Ultra, dans mon amour pour elle,
Libéral, s'il faut le prouver.
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux!

Le classique et le romantique
Doivent ennuyer Apollon;
L'incrédule et le fanatique
Font souvent rougir la raison.
Et morale et littérature,
Cela même est exagéré;
Je crois que jusqu'à la nature
Ce siècle a tout dénaturé!
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux!

Le pauvre n'est jamais tranquille,
Le riche est rarement joyeux,
Un ignorant est inutile,
Un savant peut être ennuyeux.
Le vrai bonheur, suivant Horace,
Est dans la médiocrité;
C'est là que j'ai trouvé ma place;
Aussi j'y suis toujours resté.
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux!

Le jeune Polonais

TRADUCTION LIBRE.

« Va!... cours où succomba ton père
 « Dans son séjour victorieux;
 « Puisses-tu, fils chéri! brillant dans ta carrière,
 « Suivre un cours glorieux!
 « Écoute!... le pays t'appelle...
 « Il combat pour sa liberté!
 « Laisse ta demeure pour une autre éternelle...
 « Le sentier de la gloire, à toi, s'est présenté... »
 En bénissant ton fils, pleure, pleure, pauvre mère,
 Ton fils!... Il veut venger son père...

« Souviens-toi de ta première amante,
 « Souviens-toi de tes premiers vœux;
 « Elle t'unira dans sa prière fervente
 « Aux braves dans les cieux.
 « Quand tu vaincras un adversaire,
 « O! pense aux pleurs qu'elle a versées!
 « Puissent-ils te servir d'égide salutaire...
 « Pologne!... pleure tes guerriers. »
 Le guerrier part... Vierge! gémiss sur sa victoire,
 Son premier... et dernier champ de gloire!

Dans les combats, tous se pressèrent
 Sur les pas de la liberté;

Mais sous de brutales masses ils succombèrent!
Le tyran seul a triomphé...
Le sort, aux portes de la vie,
Du tendre fils trancha les jours...
La mère pleure sur son fils, sur sa patrie,
La vierge pleure sur ses amours!
Il dort! Il est libre! respectez le courage!
Lauriers! prêtez-lui votre ombrage...

Épitaphe de Napoléon

.....Shall orphan hands
 Inscribe it with their fathers broken swords!
 Or the warm trickling of the widows tear
 Channel it slowly in the rugged rock?
 As the keen torture of the water drop
 Doth wear the sentenced brain, etc.¹

Un auteur anglais.

Une épitaphe? à lui!... Mais qui vous la demande?...
 Que quelque roi mesquin d'avance la commande,
 De peur qu'après sa mort, abandonné, maudit,
 De tous les souvenirs son nom ne soit proscrit!
 Qu'il appelle à grands frais des flatteurs hypocrites;
 Qu'il donne de l'argent pour des vertus écrites...
 Vous me faites pitié! mais lui! mais le héros!
 Eh! pour l'éterniser est-il besoin de mots?

N'a-t-il pas, subissant votre haine mortelle,
 Inscrit sur tous vos fronts une honte éternelle,
 Quand sur un triste roc, seul avec son geolier,
 (De la fourbe alliance un scélérat limier,)
 Il mourait jour par jour, rajeunissant les gloires
 Que vous abolissiez dans vos sombres prétoires?

¹ L'orphelin pour la tracer prendra-t-il le glaive brisé de son père? ou les larmes ruisselantes de la veuve la creuseront-elles lentement sur le rocher durci, comme l'aigre torture d'une goutte d'eau qui, tombant toujours au même endroit, perce le crâne du condamné?

Mais quoi! son épitaphe? elle fut à sa voix,
De sa plume de fer gravée au coeur des rois!
Puis, n'a-t-il pas aux grands, de son trône suprême,
Dicté pour l'avenir un palpitant poème?

Et vous le condamnez, quand par d'abjects détours
L'inique Talleyrand, prostitué des cours,
Le vendait pour de l'or aux puissances craintives!

Vous voulez confier à des pierres chétives
Le soin de célébrer ses glorieux revers?
Et son nom rebondit partout dans l'univers!

Et vous le condamnez, quand des hordes sauvages
Accouraient par millions des serviles rivages!
Honte à vous!... Il tomba... mais son sceptre brisé
Remonta jusqu'au ciel, de hauts faits pavoisé.
Lâches! son épitaphe appartient à l'histoire :
On verra votre opprobre à côté de sa gloire,
Et la pitié lira : l'étiqne Wellington,
Enharnaché de croix, près de Napoléon.

Oui, l'orphelin pleure et la veuve soupire;
L'humanité se plaint, – mais le génie admire!
Anglais! respectez-le, soyez plus généreux;
Car, banni de la France – il fut si malheureux!

Quelque jour on dira qu'un héros sans défense
À son noble ennemi donna sa confiance :
– L'ennemi, dira-t-on, à son secours vola?

– Non, crîra l’histoire, le traître il l’immola!

C’est assez pour sa gloire! ah! ne reprochez pas
Qu’on ait avec silence entendu son trépas!
Un éloge pompeux serait une satire :
Dites sur son tombeau qui ôserait l’écrire?

L'amour de la patrie

Pourquoi suis-je amoureux du sol de ma patrie?
Pourquoi la préfèrai-je au pays le plus beau?
Et pourquoi mon désir que la même patrie
Où joua mon enfance accueille mon tombeau?

Pourquoi mon âme est-elle abattue, alarmée,
Quand je quitte à regret la ville où je suis né?
Que je n'aperçois plus ondoyer la fumée
Du toit qui me prêtait son abri fortuné?

Et si j'ai terminé ma course aventurière,
Que mon oeil voit déjà les bords du Saint-Laurent,
L'aspect des tristes lieux où repose ma mère,
Pourquoi pour m'attendrir est-il un talisman?

Pourquoi, si des amis stimulant ma paresse,
Me disent : « Voyagez pour former votre goût, »
À suivre ce conseil qui me chasse et me presse
N'éprouvai-je jamais que tiédeur et dégoût?

C'est que je ne suis bien qu'au foyer de mes pères;
Là ma vie est plus douce et mes destins meilleurs :
Je ressemble à ces fleurs qui n'ont de jours prospères
Qu'au lieu de leur naissance et qui meurent ailleurs!

J'y trouve les objets de ma première ivresse,
L'arbre qui me donnait son ombrage et ses fruits,
Le beau fleuve où, nageur, j'exerçai mon adresse,
Le collège où coulaient mes jeux et mes ennuis.

Là j'eus les compagnons de mes belles années;
L'absence dans mon cœur n'a point versé l'oubli;
Chaque jour j'aime à voir leurs têtes fortunées;
Leur nom dans le passé n'est point enseveli.

J'aime à vivre avec eux. Sur un autre rivage
Je ne pourrais fixer mes pas et mon séjour;
Mon âme loin d'ici languit dans le veuvage
Et ne saurait se plaire aux amitiés d'un jour.

Je vivrais au vallon où Dieu m'a donné l'être,
Mon pays est si beau! Que chercherais-je ailleurs?
Quel air serait plus pur, quel site plus champêtre?
Quelle terre embaumée étale plus de fleurs?

J'aime à voir l'horizon bordé de ces montagnes
Que gravissaient ma course et mes pas enfantins;
J'aime à rêver au sein de ces mêmes campagnes
Où les jeux du bas âge ont bercé mes destins.

Tout vient y réveiller ma pensée endormie :
Le lieu le plus aride est un doux souvenir;
Même un roc décharné, sur cette terre amie,
D'un bonheur qui n'est plus, me peut entretenir.

Je m'y sens imprégné d'une tendre atmosphère
Où respire pour moi la paix et l'amitié :
Le bonheur que j'éprouve ou bien le sort contraire
Y trouvent tour à tour la joie et la pitié.

Voilà pourquoi mon cœur sera toujours fidèle,
À la terre adorée où coule mon destin;
Voilà pourquoi ma vie, enchaînée auprès d'elle,
Veut s'endormir le soir où brilla son matin.

Chant d'une mère au berceau de son enfant

Dors, mon enfant; sur ton destin
Nul orage aujourd'hui ne gronde;
Ton innocence à ton matin,
Est en paix avec tout le monde.

Sur le fleuve des premiers jours,
Ton berceau s'enfuit et dérive,
Et ton oeil suivant son beau cours,
Ne voit que des fleurs sur la rive.

Que de souhaits, combien de vœux
Planent sur ta frêle nacelle!
Quand les flots l'emportent sur eux,
Mon espoir vole devant elle.

Sur les rêves de l'avenir,
Oui, mon âme en riant s'élance;
Je vois mon bonheur à venir
Dans ce berceau que je balance.

Nul remords, nul triste souci,
Ne rend ton existence amère,
Que le sort te sourie aussi
Comme tu souris à ta mère!

Cher enfant! quand de mes aïeux
Je joindrai la froide poussière,
Comme ces chants ferment tes yeux,
Que ta main ferme ma paupière!

Souvenirs

Oh! mon pays, heureuse terre!
Où le sort plaça ma carrière,
Ton image à notre bonheur
 Si chère
Remplit de son charme enchanteur
 Le coeur.

Tes lacs où des monts se reflètent,
Tes eaux qui sur des rocs se jettent,
Quand nous en sommes éloignés,
 Répètent :
Ô vous qui nous abandonnez
 Venez!

Nous rêvons à ce toit champêtre,
À ce vallon qui nous vit naître,
À ces rochers, à ces grands bois
 De hêtre,
Où l'écho redit tant de fois
 Nos voix.

Le soir quand le soleil décline,
On entend la cloche argentine
Du troupeau qui dans la forêt
 Chemine,

Et qui vient donner au châlet
Son lait.

Oui, mon pays, ta douce image
Nous poursuit au lointain rivage.
De tes lacs alors, vient s'offrir
La plage,
Et nous voulons y revenir
Mourir.

À Jenny

Je ne veux plus être fidèle,
Le changement fait le bonheur;
L'amour doit voltiger de belle en belle,
Le papillon de fleur en fleur.

J'avais, d'une trop aimable amie,
Fait choix pour embellir mes jours,
La croyant simple autant que jolie,
J'espérais être aimé toujours.
Mais ah! quel douloureux moment,
Lorsque je vis que bien souvent,
Le soir un autre amant
 S'offrant,
Charmait celle que durant ma vie
J'aurais adoré constamment.
Je ne veux plus être fidèle,
Le changement fait le bonheur;
L'amour doit voltiger de belle en belle,
Le papillon de fleur en fleur.

Désormais, je n'aurai plus d'alarmes,
De transports, de soupçons fâcheux;
Mes yeux ne verseront plus de larmes,
Qu'au souvenir de jours heureux.
Oui, je suis sûr que chaque instant,

L'amour est un cruel tourment;
Pour un fidèle et constant
 Amant,
Sa belle, à ses yeux, n'a de charmes,
Qu'autant qu'elle aime constamment.
 Je ne veux plus être fidèle,
 Le changement fait le bonheur;
 L'amour doit voltiger de belle en belle,
 Le papillon de fleur en fleur.

Cependant, si jamais l'infidèle
Revenait à moi quelque jour,
J'oublierais tout; car elle est si belle!
Toujours on pardonne à l'amour.
Mais je crains cet objet charmant :
Pourrais-je croire à ses serments?
Ne suis-je pas dès longtemps
 Souffrant?
Je sais que jamais la cruelle
Ne saurait aimer constamment.
 Je ne veux plus être fidèle,
 Le changement fait le bonheur;
 L'amour doit voltiger de belle en belle,
 Le papillon de fleur en fleur.

Quarante ans

Ah! qu'à dix ans, le réveil de l'aurore
 À ma jeune âme apportait de gaîté!
 Sur mon visage il paraissait éclore,
 Comme une fleur de joie et de santé.
 Notre soleil est-il moins chaud, plus pâle?
 De mon jardin ses feux sont-ils exclus?
 N'avons-nous plus la brise matinale?
 Rien n'est changé! mais j'ai *trente ans de plus*.

Comme à vingt ans je croyais ma maîtresse,
 Que mes amis me semblaient précieux.
 Je n'aurais pu chercher sous leurs caresses
 Le piège adroit qui fascinait mes yeux.
 À leurs serments pourquoi donc faire injure,
 Et maintenant douter de leurs vertus?
 L'homme est-il faux et la femme parjure?
 Rien n'est changé! mais j'ai *vingt ans de plus*.

Quand j'eus trente ans, je désirai la gloire,
 Je la briguai dans ma prose et mes vers :
 Charmante erreur, hélas! qui me fit croire
 Qu'un jour mon nom parcourrait l'univers.
 Brillants rayons qu'avait la renommée,
 Pourquoi pâlir à mes yeux abattus?
 Quoi! votre éclat n'était-il que fumée?
 Rien n'est changé! mais j'ai *dix ans de plus*.

Les Français en Canada

Air : Voeux français.

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin, séparés, dispersés,
Nous pleurions tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et nos beaux jours passés!...
Mais dans les cieux un grand nom luit encore
Sur un drapeau par un aigle emporté;
Pour nous alors l'étendard tricolore
Est l'arc-en-ciel de la fraternité!
Pour nous alors l'étendard tricolore
Est l'arc-en-ciel de la fraternité!

À l'exilé sur ces pages lointaines
Qui cherche un baume à de vives douleurs,
« Mêlons nos pleurs et partageons nos peines, »
Lui dirons-nous en montrant nos couleurs;
« Des vieux soldats, des fils du grand empire
« Se sont unis sous un nom respecté,
« Sur leur bannière ils ne veulent écrire
« Que Bienfaisance, Union, Fraternité! »

Loin du pays qui nous donna la vie,
Nous retrouvons des frères, des amis,
Un noble sang et même sympathie,
Des souvenirs par nos aïeux transmis!...
Jetons ensemble un soupir vers la France...

Disons un voeu que l'espoir a dicté,
Lorsque vers vous tout notre coeur s'élançe,
Serrons nos mains avec fraternité!

Toi dont la main nous jetait tant de gloire,
Protège-nous sous l'abri de ton nom!
Le temps n'est plus qui voulait la victoire :
Notre seul but est la paix et l'union.
Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité;
Pour le grand homme ayons une prière!...
Et parmi nous de la fraternité!

Napoléon

Il dort! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir!
Il dort! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort;
Car vous direz, posant vos armes :
 Il dort! Il dort!

Il dort, hélas! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais!
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français :
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor...
Mais, le héros que je rappelle,
 Il dort! Il dort!

Il dort et sa tête repose
Sur des lauriers dus au vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort;
Car vous direz, posant vos armes :
 Il dort! Il dort!

Cet ouvrage est le 94^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.